

## JUDÉITÉ GALICIENNE : LA SITUATION À LEMBERG À LA FIN DE L'EMPIRE DES HABSBOURG

MANUEL DURAND-BARTHEZ

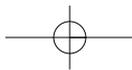
Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle prévalut dans l'élite juive allemande le mouvement de la *Haskala* (Lumières) sous l'influence de Moses Mendelssohn, originaire de Dessau (1729-1786), traducteur du Pentateuque en allemand. Ce mouvement se déplaça progressivement vers l'Est au sein d'une communauté à laquelle s'appliquait l'étiquette de *Daytschen*.

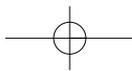
Ceux-ci constituaient en Galicie le groupe des *Maskilim* (de l'hébreu *Maskil* : *Aufklärer* ; pluriel *Maskilim*) qui, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle sont tournés vers les Habsbourg et Vienne. Le gouvernement autrichien soutient ceux qu'il considère comme de bons vecteurs de la germanisation du territoire galicien. Celle-ci empreint même la religion comme l'illustre la construction du « Temple » en 1846 à Lemberg, synagogue réformiste encore appelée « Deutsch Jüdisches Betthaus », dont le premier rabbin, Abraham Kohn, fut assassiné à l'instigation des Juifs orthodoxes en 1848. C'est là un exemple frappant de la division intracommunautaire.

Les *Maskilim* atteignirent leur apogée au début des années 1860. Outre leur orientation progressiste, ils se distinguaient par une très grande culture juive et leur désir de promouvoir la renaissance de la langue hébraïque.

Comme leurs prédécesseurs allemands, les *Maskilim* galiciens appartiennent à l'élite juive dont les pouvoirs sont renforcés par diverses mesures administratives entre 1860 et 1867.

Déjà, en novembre 1859, la réglementation du travail spécifique aux Juifs était assouplie dans le sens de la collaboration autorisée entre Juifs et Chrétiens, tandis que le mois suivant, une loi





générale sur l'économie levait les obstacles relatifs à l'installation des commerces juifs, supprimant du même coup la quasi obligation du retranchement dans les ghettos. La loi organique du 21 décembre 1867 supprimait définitivement les *Wohnbeschränkungen* (restrictions en matière de résidence) à l'égard des Juifs, tant à Lemberg qu'à Cracovie.

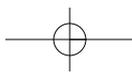
Ces mesures, toutefois, concernaient la classe moyenne. Mais l'élite profita, dès février 1860, d'une loi autorisant l'acquisition de biens immobiliers. La teneur des débats qui, au Landstag de Lemberg, ont permis le vote de cette loi, fait songer à l'attitude progressiste de la *Haskala* : l'élite juive avait mené de longues discussions sur la nécessité, de la part des candidats à la propriété, d'entretenir une apparence dépourvue des caractères de la Tradition, sur le plan vestimentaire notamment (abandon du caftan), de faire preuve d'une bonne éducation et de pratiquer correctement la langue d'usage.

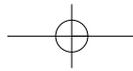
Ajoutons qu'en 1863, les Juifs peuvent acquérir des études notariales et accéder, en 1867, à la magistrature. Notons par ailleurs que rares étaient les propriétaires fonciers juifs ; certains purent parfois transiger avec des familles nobles, en Galicie orientale particulièrement, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'ensemble des mesures émanant du pouvoir viennois, confortait la relation de la classe israélite aisée avec les Habsbourg. Ses membres les plus influents fondèrent en 1868 la Société Shomer Yisrael (les Gardiens d'Israël) dont l'évolution jusqu'à la fin du siècle est emblématique des courants contradictoires qui ont traversé la communauté en Galicie orientale.

Les objectifs visés par la Société consistent en l'égalité des droits pour les Juifs, la modernisation de la société juive galicienne, la loyauté envers les Habsbourg et l'attachement à la culture allemande. En dépit de liens indéniables avec les Habsbourg, Shomer Yisrael ne suivait plus les *Maskilim* sur deux points : le caractère vital de la judéité et la connaissance approfondie de ses fondements, d'une part, le renouveau de la culture hébraïque d'autre part. Une caricature de l'attitude opposée qui caractérisait Shomer Yisrael, apparaissait dans deux témoignages relatés par des Sionistes, hostiles par nature à l'assimilationnisme de la Société.

Le premier, exprimé par Yehoshnah Thon, cite sans le nommer un membre de celle-ci : « Je tiens deux choses pour certaines, mais une troisième reste obscure : je sais que je resterai juif et je sais que mes fils et arrière-petit-fils seront chrétiens. Ce que j'ignore, c'est





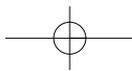
ce que deviendra mon fils <sup>1</sup>. » Le second émanait de Mordechai Zéev Braude, qui jugeait ainsi le Dr. I. Nossig, secrétaire officiel de la communauté juive de Lemberg, ardent défenseur des droits des Juifs en Galicie dans les années 60 : « Un Juif progressiste de premier ordre, l'un de ces hérétiques extrémistes qui admet tout apport intellectuel étranger du moment qu'il s'oppose au judaïsme <sup>2</sup>. » Les propos qui ressortent de ces deux témoignages n'avaient rien d'extravagant ; un demi-siècle plus tard, Kafka évoquait ces Juifs qui souhaitaient vivement « quitter le judaïsme [...], ils le voulaient, mais leurs pattes de derrière collaient encore au judaïsme du père, et leur pattes de devant ne trouvaient pas de nouveau terrain <sup>3</sup>. »

Toutes proportions gardées, cette attitude n'est pas sans rappeler la distance, voire la condescendance, manifestée par cette grande figure de la littérature galicienne que fut Karl Emil Franzos. Le concept de *Halb Asien* <sup>4</sup> qu'il attachait à sa province natale, ce côté « asiatique et barbare », s'illustrait dans une description souvent manichéenne de la Pologne et de la Roumanie qui suscita parfois des protestations d'intellectuels indignés. Ce fut notamment le cas de l'ethnologue Raimund Friedrich Kaindl, originaire de Bucovine, dans un article polémique paru dans *Die Zeit* en 1904, intitulé « Karl Emil Franzos und die ethnographische Forschung <sup>5</sup> ». Kaindl y juge le concept totalement surfait. Il fit cependant long feu puisque presque cinquante ans plus tard Walther Rathenau parlait avec mépris de la « horde asiatique venue s'installer sur les sables de la Marche <sup>6</sup> ».

Nul autre Maskil, reconnaissons-le, n'a plaidé comme Franzos en faveur de l'acculturation allemande, contre le Hassidisme et l'orthodoxie.

- 
1. Yehoshuas Thon, (Ozjasz) « Demuiot mi-Lvov », in *Pirkay Galitsiah*, Tel-Aviv, 1957, p. 372 ; cité par : Mendelsohn, Ezra « From Assimilation to Zionism in Lvov : the Case of Alfred Nossig » *Slavonic and East European Review*, 1971, 49, p. 522.
  2. *Ibid.*
  3. Franz Kafka, « Lettre à Max Brod » juin 1921, in *Œuvres complètes* éd. Claude David, t.3, Paris, Gallimard, 1984 (La Pléiade), p. 1085 sq.
  4. *Halb asiatischen Skizzen* (1876), traduit en quinze langues, quatre éditions en allemand jusqu'en 1901. Sur la réception critique de cette œuvre, voir notamment : Röskau-Rydel, Isabel, *Galizien*, Berlin, Siedler, 1999 (Deutsche Geschichte im Osten Europas ; 5), p. 480 sq.
  5. *Die Zeit*, 38 (487) 1904, p. 53-5.
  6. Cité d'après Michel Siegert, « Karl Kraus et le sionisme : le problème des nationalités comme problème de classes » in *Karl Kraus* ; cahier réalisé sous la direction d'E. Kaufholz, Paris, L'Herne, 1975 (Cahiers de l'Herne, 28).





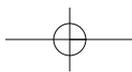
L'assimilation polonaise et l'alliance avec les Ruthènes – deux éléments majeurs de la vie juive galicienne de l'époque, sur lesquels nous aurons bientôt l'occasion de revenir – lui semblaient hautement suspectes voire carrément nocives. Mais il serait déplacé de voir en Franzos l'écrivain attitré de l'intelligentsia juive galicienne. D'abord parce que, en dépit de son intérêt pour sa Galicie natale (il est originaire de Czortków, en Galicie orientale, près de la frontière russe), c'est surtout la Bucovine et la région de Czernowitz qu'il a dépeintes ; il a par ailleurs vécu essentiellement hors du ghetto, et la description qu'il en fait ne peut donc refléter intégralement la réalité.

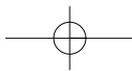
Treize ans auparavant, le Dr. Moritz Rappoport <sup>7</sup> avait bien formulé dans un poème épique intitulé *Bajazzo* (Leipzig, 1863) la richesse mais aussi le malaise qui caractérisaient la double culture judéo-polonaise dans un contexte germanophone. Bajazzo (l'équivalent du *Pojaz* yiddish de Franzos), c'est un peu l'Arlequin, membre d'une troupe de comédiens, honni par la communauté orthodoxe, plus proche des Maskilim. Fervent défenseur de l'hébreu à la Synagogue, c'est en allemand que Rappoport exprime dans ce poème ces sentiments mêlés, teintés d'accents que le jeune Franzos n'aurait pas dénigrés : « Vom Orient die Fantasie, und in der Brust der Slawen Feuer, Wie flammte meine Seele früh [...]. Wie rang in Wehmut mir das Herz bei der Sarmaten weichen Klagen, Wie schwang der Geist sich himmelwärts bei meiner Vater Wundersagen [...]. Ein Pole und ein Jude sein das ist des Unglücks Doppelkranz. » (p. 93)

Née à Lemberg en 1835, Julie Thenen a bien rendu compte dans ses romans de la réalité juive en dénonçant l'intolérance hassidique est-européenne en langue allemande. *Der Wunder-Rabbi* (1880) <sup>8</sup>, incarné par le Zaddik galicien (terme désignant un dignitaire religieux) Friedmann, officiant à Sadagora, exerce une tyrannie quasi-criminelle sur les jeunes gens dont il a l'instruction religieuse en charge. Ceux-ci se voient contraints de trouver refuge dans l'armée impériale autrichienne pour lui échapper. Il a notamment pris son

7. M. Rappoport (1808-1880), après des études secondaires à Lemberg puis de médecine et de philosophie à Vienne, exerça comme praticien à Lemberg de 1840 à 1870, écrivit des poèmes et des essais politiques dans l'esprit de la Haskala. Voir Holzer, Jerzy, « Zur Frage der Akkulturation der Juden in Galizien im 19. und 20. Jahrhundert », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas. Wiesbaden*, 1989, 37/2, p. 221.

8. Julie Thenen, *Der Wunder-Rabbi*, Wien, L. Rosner, 1880, pagination citée en suivant.





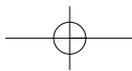
gendre Joël pour cible, lequel trouve le moyen de se faire enrôler. Mais « l'ennemie d'Israël, c'est l'aptitude au service. Malheur à nous ! » s'exclame un vieillard proche de Friedmann (130) Celui-ci intrigue alors pour corrompre le colonel recruteur. Trop zélé pour se laisser faire, l'officier résiste à ces manœuvres. Qu'à cela ne tienne, le médecin Lissinski, conseiller du Rabbi, lui propose : « Vous connaissez bien le moyen dont usèrent certains de nos parents, remarquables par leur piété, pour faire exempter leur fils... » (138) Mais non, le rabbin ne peut se résigner à payer des nervis pour mutiler son gendre. Ce gendre impie qui étudie Spinoza, « le renégat sur lequel tous les sages ont jeté l'anathème. » (142) Le credo de Joël est bien celui des Maskilim : « ce n'est pas contre la foi de mes pères que je veux lutter, mais contre l'intolérance obstinée de zélateurs aveugles, contre l'abrutissement et contre cette oppression barbare qui veut étouffer la pensée constructive avec la camisole de la superstition. Mon cœur bat pour l'humanité, c'est pourquoi il s'emporte contre les fanatiques qui font obstacle à la quête du savoir. » (194)

Une partie relativement privilégiée de l'élite juive pouvait se faire engager dans le corps médical militaire ou à l'état-major, loin du front. Néanmoins, à l'occasion de l'évolution de la législation uniformisant le service à deux ans, l'*Österreichische Wochenschrift*<sup>9</sup>, hebdomadaire du sioniste modéré Joseph Bloch (député de trois villes voisines de Lemberg) émettait un avis favorable à la liberté de l'engagement et à la pleine reconnaissance du citoyen juif prenant part à la défense nationale : « L'imminente réorganisation des armées nous imposera aussi, à nous autres Juifs, des contraintes exigeantes, d'une exigence même bien plus considérable qu'envers les Aryens. Nous, les Juifs, devons sans sourciller verser le tribut du sang, qui va en augmentant, le supporter avec bienveillance, de même que nous supportons de plein gré et sans rechigner des impôts qui s'accroissent toujours en proportion. Sans prétention, nous restons modestes et n'exigeons pas, à l'inverse de beaucoup d'autres, en échange de ce supplément prévisible de contribution à l'effort militaire, un avantage compensatoire ou un traitement de faveur comme il est d'usage. Nous souhaitons seulement que les fils de notre peuple bénéficient, en contrepartie de leur participation au service de l'État, des mêmes avantages que les mili-

---

9. Ci-après codé *Ö.W.* dans les citations.

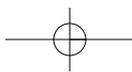


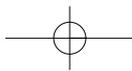


taires des autres confessions, ni plus, ni moins » (*Ö.W.*, n° 23 du 5 juin 1903, p. 370).

Native de Lemberg, Julie Thenen a vécu personnellement les problèmes familiaux de la jeunesse juive de l'époque, contre lesquels elle s'insurge. Fille d'un riche négociant qui fit faire des études à ses fils mais l'abandonna au modèle traditionnel pieux, elle fut mariée très tôt, à 17 ans, à Tysminitz (Tysmenica) et entreprit l'effort d'une formation autodidacte. Le sort fait aux jeunes gens placés sous la coupe des Hassidim semble, en proportion, moins pénible que celui infligé aux filles. La Galicie orientale s'est en effet illustrée par un trafic considérable de jeunes filles juives condamnées à la prostitution. Julie Thenen participait au vaste mouvement féministe issu de la Haskala au même titre qu'une de ses plus illustres représentantes, Bertha Pappenheim. Née à Vienne en 1859, c'est à l'occasion de son voyage à Lemberg en septembre 1903 que nous sommes amené à évoquer son action. Plus connue sous le pseudonyme d'Anna O., modèle clinique de l'hystérie auprès du Dr. Breuer, collaborateur de Freud, Bertha Pappenheim fut une militante convaincue, traductrice en allemand de Mary Woolstonecraft, fondatrice de nombreux foyers, ateliers et centres d'apprentissage féminins aux confins orientaux de l'Allemagne et de l'Autriche.

L'*Österreichische Wochenschrift* rend compte de manière détaillée de la réunion de l'Association d'entraide des Juifs allemands (*Hilfsverein der deutschen Juden*) qui s'est tenue à Lemberg dans la semaine du 13 septembre 1903, en liaison avec la section juive du Comité national allemand pour lutter contre la traite des jeunes filles, avec le concours de l'Union rabbinique allemande. La coordination de cette réunion était assurée par Emil Byk, président de la communauté israélite de Lemberg, député assimilationniste au Reichsrat, et par ailleurs rival politique de Joseph Bloch (directeur du journal précité) au Landstag de Lemberg. Les propos tenus lors de la réunion rendent compte des différents aspects sous lesquels fut envisagée la question, progressiste, religieux et sioniste, avec les diverses nuances qu'ils peuvent sous-tendre. L'auteur du compte-rendu se réjouit de la « participation de membres notables du rabbinat orthodoxe » (*Ö.W.*, n° 39 du 25.09.03, p. 617). Ceux-ci, et l'argument est souligné par le rapporteur, ont mis l'accent sur la nécessité parfois déplaisante de dénoncer les responsables d'un tel trafic. Ce désagrément résulte du fait que les coupables sont souvent juifs et même parfois bien connus de la communauté. Dans l'article en question, la phrase est tournée sans emphase : « [...] est particu-



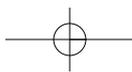


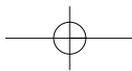
lièrement explicite la décision formulée sur le vœu des rabbins, à l'unanimité de ceux-ci, en vertu duquel il convient de signifier clairement aux membres de la communauté que la dénonciation des responsables du trafic de jeunes filles auprès de la police est un devoir incontournable pour tous, même s'il peut s'avérer désagréable » (Ö.W., *ibid.*). Lemberg était, au tournant du siècle, une plate-forme importante de la prostitution. Vingt-sept proxénètes furent jugés en 1892 dans la métropole est-galicienne, tous Juifs de la région. La Turquie était l'une des destinations privilégiées. Mais les jeunes Juives de Galicie orientale pouvaient aussi être envoyées vers Alexandrie, accompagner des militaires britanniques en Inde, ou américains aux Philippines, jusqu'à Manille et en Afrique du Sud. *Der Israelit*, le journal germanophone de la Société Shomer Yisrael écrivait à propos des commanditaires juifs : « En premier lieu, ils font là preuve d'une attitude démentielle ; deuxièmement, ils commettent un *chillul-hashem* [sacrilège] contre Dieu, et pour finir, leur comportement illustre parfaitement la sentence : "Vous avez donné à nos ennemis un sabre pour nous occire <sup>10</sup>." » Ce risque de prêter le flanc à l'antisémitisme déjà prégnant (contre lequel Joseph Bloch prononça une diatribe retentissante au Reichsrat le 11 février 1890) <sup>11</sup> impliquait une étroite collaboration avec les *Nichtjuden*, soit les Gentils ou encore les Chrétiens (Ö.W. n° 39 du 25.09.03, p. 618).

« Arbeit schafft Laster aus der Welt ! » lit-on plus bas ; la lutte contre le chômage est avancée comme solution majeure au problème de la prostitution. Le rapport est éloquent sur la position des Juifs dans le tissu social galicien : 1/8 de sa population, soit environ 800 000 âmes sur 7 millions, appartient à la communauté. L'agriculture est majoritaire et l'industrie déficiente. « La distillation d'eaux-de-vie, la fabrication de sucre et le travail du bois sont liés à l'agriculture. Du sous-sol, on extrait encore du pétrole, de la paraffine naturelle, du sel et, à Jaworzna, du charbon. On compte également quelques fabriques de cierges, d'allumettes et de papier, de même que des soieries et quelques fonderies. L'industrie textile reste balbutiante, celle du cuir est tout à fait primitive ; il existe quelques ateliers de confection ; le tri des fibres de crin, de soies de

10. Voir l'analyse d'Edward J. Bristow, in *Prostitution and prejudice : the jewish fight against white slavery, 1870-1939*, New York, Schocken Books, 1982.

11. ÖW n° 7, 14/02/90, p. 125, sur la loi intitulée : « Gesetz zum Regelung der äußeren Rechtsverhältnisse der israelitischen Religionsgesellschaft » prononcé après celui, non moins fameux, du Dr. Zucker sur le même sujet, le 7 février, tous deux publiés dans le même numéro de cet hebdomadaire.





porc et de plumes occupe un nombre relativement important d'ouvriers. Des Juifs sont employés dans ces industries ; quelques-uns dans les distilleries et les scieries, un peu plus dans la production de paraffine ainsi que dans l'industrie de la bougie, du savon ou des allumettes. Dans le tissage, les Juifs ne sont préposés qu'à celui des *talits*<sup>12</sup> ; par contre, les tanneurs et les couturières appartiennent le plus souvent à notre confession, de même que les ouvriers occupés au tri des fibres. Les Juifs sont pratiquement exclus de toutes les autres industries. Le travail à domicile est insignifiant, juste un peu de vannerie, à laquelle quelques Juifs seulement sont affectés, la confection d'articles à base de plumes à Brody et celle de la résille qui emploient beaucoup d'ouvrières juives » (*ibid.*, p. 619).

Le savoir-faire artisanal juif perd sa spécificité du fait de l'existence de centres d'apprentissage ouverts à tous. De même, des « commerces subventionnés ôtent le pain de la bouche des Juifs ». L'antisémitisme se développe ainsi progressivement dans le négoce, autrefois l'apanage des Juifs : en effet, en plus des commerces gérés par des Gentils, se constituent des associations de consommateurs dont les Juifs sont exclus. Les menus travaux sont presque exclusivement laissés aux Juifs, tels : cochers, aubergistes, agents d'octroi – métier qui rapporte 4 à 8 couronnes, soit 3 à 6 marks par semaine.

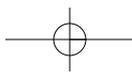
Dans l'agriculture, outre une centaine de propriétaires juifs terriens, on compte quelques fermiers de la même confession ; les ouvriers agricoles ou les paysans proprement dits sont majoritairement ruthènes.

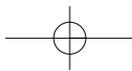
Dans ce contexte, les mesures préconisées par l'Association d'entraide des Juifs allemands à Lemberg sont d'abord axées sur l'éducation des jeunes filles : écoles ménagères, ateliers de couture pour préparer leur engagement dans « les meilleures maisons juives galiciennes » ainsi qu'à l'étranger. Le plan prévoit également des écoles mixtes à vocation agricole, des formations adaptées au travail à domicile, des ateliers conçus sur le modèle de la fabrique de poupées de Tarnow, construite par la Jewish Colonisation Association.

Parmi les obstacles à l'investissement en Galicie, on note une situation géographique défavorable, le manque d'éducation des ouvriers juifs, le repos du Sabbat, inconvénients que la classe juive

---

12. La première grève de grande ampleur, à l'initiative d'ouvriers juifs, eut lieu en 1892 dans l'usine textile de Kolomea en Galicie orientale, où l'on confectionnait des châles de prière. Les tisserands étaient hassidim, comme leurs employeurs.



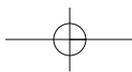


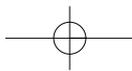
aisée pourrait pallier par des subventions à plus ou moins long terme.

Des sociétés de secours mutuel, poursuit le rapport, sont à envisager, en vue notamment d'accorder des prêts aux petits commerçants et artisans. C'est dans ce contexte social qu'est décidée (*ibid.*, p. 620) la fondation de la « jüdische Vereinigung zum Schutze von Mädchen und Frauen » (Association juive pour la protection des jeunes filles et des femmes) sise à Lemberg, qui devra œuvrer contre le proxénétisme en liaison avec des associations similaires en Autriche-Hongrie et en Europe occidentale. Telle est la teneur de l'article 1 des conclusions, auquel Bertha Pappenheim apporta un amendement ainsi rédigé : « L'assemblée juge qu'une section spécifiquement féminine doit être intégrée à la nouvelle association juive, dont les objectifs seront prioritairement humanitaires et sanitaires. » Une agence propre à l'association devra gérer des bureaux d'information dans diverses villes galiciennes pour lutter contre le proxénétisme. « Le niveau moral des membres de la communauté sera relevé » notamment par le biais d'un nouveau journal en yiddish et d'écoles rabbiniques. La délation de coreligionnaires à la police doit être encouragée et ne pas faire l'objet d'un tabou. Les mariages arrangés par les proxénètes en vue d'enrôler, sous couvert prétendu de la loi juive, des filles dans leur commerce, doivent être sévèrement réprimés par le rabbinat.

Il peut être intéressant de comparer ces deux tableaux de l'oppression exercée sur les jeunes gens et les jeunes filles d'origine juive, ce roman de Julie Thenen et ce rapport transcrit dans le journal de Joseph Bloch, pour en montrer les contrastes. Dans le premier cas, le militantisme d'une femme de lettres, dans le second, celui de Bertha Pappenheim, directement engagée dans l'action sociale. Le cadre du roman est simple, clair, va bien dans le sens de l'*Aufklärung*, mais expose la situation d'une manière quasiment caricaturale qui ne rend pas compte de la complexité révélée par le rapport du Hilfsverein der deutschen Juden. On voit là l'influence très forte du rabbinat malgré la présence de Bertha Pappenheim. Celle-ci, par ailleurs, a pu se voir reprocher une rigidité presque excessive vis-à-vis des jeunes femmes hébergées dans ses foyers. La protection et l'émancipation étaient la contrepartie d'une certaine retenue et d'une discipline de fer<sup>13</sup>. L'emprise religieuse n'est pas pour surprendre ;

13. Dora Edinger, dans sa monographie *Bertha Pappenheim. Leben und Schriften*, Frankfurt am Main, 1963, p. 143 sq., cite une liste de règles et principes particulièrement ascétiques.





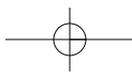
ainsi que le souligne Stephanie Westwood, l'esprit religieux est étroitement lié au rôle de la femme juive dans la famille : « C'est la femme juive qui est responsable du maintien de la vie juive dans la famille [...] la mère juive garde cet esprit vivant dans la famille juive <sup>14</sup>. » B. Pappenheim a spécialement adapté des textes de la Torah à l'intention d'un public spécifiquement féminin. Mais bien sûr, le judaïsme n'est conçu chez elle que comme un ciment, un « espace spirituel illimité » qui abolit toute notion restrictive de Ghetto (*ibid.*). Son objectif est bien résumé par cette phrase extraite d'un essai qu'elle écrivit en 1901, sur *l'Immoralité des Galiciennes* : « Peut-être ont-elles perçu dans les débats que j'ai suscités les ramifications de la question féminine, peut-être aussi, dans une perspective plus lointaine, la finalité du mouvement des femmes » (*ibid.*). Il reste clair en tout cas que sa vision du rôle de la religion n'a rien de restrictif ni d'outrancier. Ainsi, plutôt que de judaïsme au sens strict, devrait-on en revanche parler d'un élément culturel fédérateur, au sein d'une communauté menacée par l'antisémitisme montant.

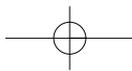
Un autre facteur fondamental, propre à favoriser le rapprochement et l'émancipation des personnes visées, est la langue, plus exactement le yiddish. Originaire de Lemberg, Julie Thenen écrit en allemand ; quant à Bertha Pappenheim, son origine et son aire d'activité en faisaient une germanophone. Mais le profond bouleversement instituant le bicéphalisme austro-hongrois en 1867 avait mis un terme à la prévalence germanique que nous évoquions en introduction, au sein de l'élite juive. De même que, plus au sud, les Hongrois avaient acquis leurs lettres de noblesse, les Polonais mirent en avant leur identité dans les marches orientales de l'Empire. Peu à peu, Shomer Yisrael, par la voix de son président Emil Byk <sup>15</sup> (également organisateur des débats de l'assemblée générale ici analysée) a dû plier devant l'influence croissante des Polonais. La germanophilie des élites n'était dès lors plus de mise.

L'expérience des années révolutionnaires, particulièrement en Pologne, avait accéléré l'assimilation pro-polonaise des Juifs des grandes villes. Peu à peu, l'enthousiasme de certains Juifs pour le centralisme autrichien diminua après que se fût renforcée l'autonomie galicienne (instituée par la Constitution de février 1861), et surtout après la crise économique de 1873.

14. Stephanie Westwood, *Bertha Pappenheim : eine jüdische Frauenrechtlerin* in [www.christen-und-juden.de/index.htm?html/pappenheim.htm](http://www.christen-und-juden.de/index.htm?html/pappenheim.htm) (m-à-j. 24-01-2004).

15. Voir l'allocution d'E. Byk in : *Der Israelit*, n° 3, 6 février 1885, p. 2.

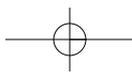


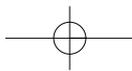


La langue joue bien évidemment un rôle primordial dans le règlement de ce type de conflit, tant politique que culturel. Quel fut donc, dans ce cadre, le rôle du yiddish ? Lors du recensement de 1910, les Juifs de Galicie furent invités par les Sionistes et les Juifs nationalistes à déclarer que leur langue d'usage était le yiddish alors que les langues légalement admises étaient, dans cette région autonome, le polonais, l'ukrainien et l'allemand. L'intelligentsia loyaliste vis-à-vis de la Monarchie, ainsi que les rabbins orthodoxes et hassidiques, exprimèrent leur opposition à la campagne sioniste. Les représentants de l'orthodoxie conclurent même un compromis avec le gouverneur galicien Bobrzynski, d'origine polonaise : ils appelèrent les Juifs à déclarer le polonais « langue d'usage ». En réalité, les autorités n'entreprirent aucune démarche tendant à vérifier que l'éducation des Juifs était bien majoritairement dispensée en langue polonaise. De fait, environ 76,5 % des Juifs se déclarèrent polonophones en 1900, et 92,7 % en 1910, alors même que la majorité des Juifs de Galicie orientale devaient, pour leurs affaires, parler l'ukrainien<sup>16</sup> et conversaient usuellement en yiddish. Les résultats du recensement de 1910 correspondirent au découpage politique du pays et au processus en cours d'acculturation des Juifs au temps de l'autonomie, politiquement orientée dans un sens, on l'a vu, très favorable à la Pologne. Ce résultat fut aussi en grande partie renforcé par la propagande menée par le gouvernorat, le cercle de l'intelligentsia assimilée et les Juifs orthodoxes, tous polonophiles. Emil Byk, dans son discours du 6 février 1885, avait déclaré « Polonia judæorum paradisus », s'affirmant ainsi polonophile assimilationniste convaincu, doublement président de la Communauté juive de Lemberg et de Shomer Yisrael. Les Sionistes l'avaient surnommé le *Hausjude* (le Juif « de service ») des Polonais. Il nia l'existence d'une identité nationale juive, mettant l'accent sur l'absence de territoire et de langage communs<sup>17</sup>. Dans le conflit national avec les Ukrainiens, les Polonais pouvaient compter sur l'aide des Juifs, à l'exception des Sionistes. Ceux-ci étaient considérés par

16. Teresa Andlauer, *Die jüdische Bevölkerung im Modernisierungsprozess Galiziens (1867-1914)* Frankfurt [...], Peter Lang, 2001 (Menschen und Strukturen. Historisch-sozialwissenschaftliche Studien, 11), p. 318.

17. P. Leila Everett cite à ce propos un article extrait de *Die Welt* (n° 51, 1905, p. 3-4) « Judenkurie und Judenwerde » dans son essai *The Rise of Jewish National Politics in Galicia*, in Andrei S. Markovits & Frank E. Sysyn (éd.), *Nationbuilding and the Politics of Nationalism : Essays on Austrian Galicia*, Harvard Ukrainian Research Institute, Monograph Series. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1982, p. 162.





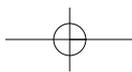
les membres de l'intelligentsia comme des traîtres à la cause de l'autonomie galicienne et à celle des Juifs en Galicie. Les Sionistes, en effet, à l'instar des Ukrainiens, se considéraient comme une minorité nationale dans le contexte assimilationniste. Cette caractéristique commune suscitera, nous le verrons, des rapprochements entre les deux groupes en période électorale. Les Sionistes étaient, de surcroît, minoritaires au sein de la communauté juive et faisaient figure de seuls défenseurs (avec les nuances que nous analyserons plus loin) du yiddish.

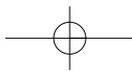
Le yiddish, précisément, est le grand absent de cette enquête liée au recensement. L'administration impériale refuse de le considérer comme langue d'usage. Si nous revenons au contexte de l'instruction et de l'émancipation des jeunes Galiciennes, nous observons que cet idiome s'apparente plutôt à un vecteur, à un outil d'action sociale. Tous les propos de la réunion présidée par l'assimilationniste Byk et relatée par le sioniste modéré Bloch, sont formulés en langue allemande, notamment en raison de l'origine germanique de l'association. Nulle part le yiddish n'est avancé comme langue nécessairement nationale, le polonais restant d'usage au niveau administratif et l'ukrainien sur le plan commercial. Ce sont donc les masses auxquelles s'adressent messages et recommandations en yiddish.

Une minorité parmi les Juifs socialistes fonda en juin 1892 le Yidishe Arbeter Partay, publiant le journal *Die Arbayer Shtime*<sup>18</sup>. Ses militants mettaient l'accent sur l'incompatibilité d'une union des masses juives et ruthènes derrière un parti essentiellement polonais. Ils prônaient la création de partis distincts associant des sociaux-démocrates juifs et ruthènes en liaison fédérée avec les Polonais de même tendance. Ceux-ci, néanmoins, ne voyaient pas ce parti d'un très bon œil, le qualifiant de « clique d'intrigants », lié à M. Pawlik, disciple de Mihail Petrovich Dragomanov, pionnier du socialisme en Ukraine et partisan de l'organisation autonome des travailleurs juifs. Ils le jugeaient trop lié aux « indépendantistes ruthènes » présents au sein du parti social-démocrate polonais (PPSD) fondé à Lemberg en 1892. Le Yiddish Arbeter Partay ne résista pas à la prééminence du PPSD et fut dissous la même année.

---

18. Nathan Weinstock mentionne également l'existence d'un journal yiddish, *Die Varhayt*, publié par les sociaux-démocrates de Lemberg en 1892. Voir « La formation des organisations ouvrières juives de Galicie (1892-1911) », *Le Mouvement social* avril-juin 1984, n° 127, p. 33.





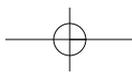
Les sociaux-démocrates polonais du PPSD « récupérèrent » le yiddish afin de mieux pénétrer les masses juives. Cette pénétration semblait devoir être favorisée par une presse en yiddish, idiome que méprisaient plus ou moins ouvertement les rédacteurs souvent Juifs polonais de ces revues. Ils craignaient aussi le sursaut, par ce biais, des particularismes juifs. *Der Arbeyter* fut lancé le 1<sup>er</sup> septembre 1893. Bimensuel, il était dirigé par Karl Nacher. Ses rédacteurs, ignorant le yiddish, écrivaient en allemand et se faisaient traduire dans cette langue par les imprimeurs « qui transposaient, tant bien que mal, leurs textes en un yiddish qui restait empreint de nombreux germanismes <sup>19</sup> ». Ce journal se faisait l'écho des problèmes éprouvés notamment par les travailleurs de la boulangerie, du commerce et des emplois domestiques. Il communiquait des informations détaillées sur les grèves et les condamnations prononcées à l'encontre des grévistes. Il devint en 1895 organe officiel du PPSD. Dans l'*Arbeyter* paraît le premier appel à la manifestation du 1<sup>er</sup> mai en Galicie, en yiddish : appel à l'exigence de la journée de huit heures, et du suffrage universel et direct. En 1896, le journal *Dos yudishe folksblat* succède à l'*Arbeyter* ; également organe officiel du PPSD, il est dirigé par le Dr. Max Zetterbaum.

Un phénomène identique à la dissolution du Yiddish Arbeter Partay se reproduisit dans un autre contexte, toujours à l'initiative du PPSD, lorsqu'un comité d'agitation juif voulut se détacher de ce parti inféodé à la mouvance nationale polonaise. Hermann Diamand, cadre du PPSD, s'empara de la direction de ce comité et l'étouffa littéralement lors d'une conférence nationale des organisations juives à Lemberg les 9 et 10 mai 1903 <sup>20</sup>, convoquée à l'initiative de Daszynski, chef de file du Parti <sup>21</sup>. Tant la majorité

19. *Ibid.*, p. 34.

20. Hermann Diamand, co-fondateur avec Ignace Daszynski du parti social-démocrate galicien très vite inféodé à la mouvance polonaise, était le plus haut représentant de la communauté juive dans ce mouvement. On a vu que le Yiddish Arbeter Partay était mort-né en 1892 sous la pression du nouveau parti de Daszynski ; avec la complicité de celui-ci, Diamand avait entre-temps, en 1897 et 1899, étouffé deux autres manifestations d'indépendance politique émanant des travailleurs juifs. Voir Robert Wistrich, « Austrian Social Democracy and the Problem of Galician Jewry 1890-1914 » *Year Book. Leo Baeck Institute*, 1981, vol. 26, p. 111.

21. Sur Daszynski, le « Lassalle polonais », comme le qualifia Saul Raphael Landau, voir les analyses de Kerstin S. Jobst, *Zwischen Nationalismus und Internationalismus : Die polnische und ukrainische Sozialdemokratie in Galizien von 1890 bis 1914. Ein Beitrag zur Nationalitätenfrage im Habsburgerreich*, Hamburg, Dölling & Galitz, 1996 (Hamburger Veröffentlichungen zur Geschichte Mittel- und Osteuropas, 2) p. 75 sq.





polonaise que la fraction ukrainienne du PPSD, supportaient mal l'émergence d'un bastion juif défendant le jargon yiddish. Cependant, les comités d'action de Lemberg travaillaient depuis longtemps à la constitution d'un réseau. Des travailleurs juifs y avaient mis en place un comité pour la formation d'adultes : Isaac Blind, Oziash Neker, Abraham Poch et Leon Stengel. Ce groupe récupérait du matériel utilisé par le Bund et les émigrés aux États-Unis en yiddish. Rosen, bundiste de passage à Lemberg dans son voyage vers Londres, fournit aux comités d'action une aide logistique considérable qui les incita, dès novembre 1902, à poser les jalons d'un parti social-démocrate juif (PSDJ) à part entière<sup>22</sup>. Son congrès constitutif eut lieu à Lemberg sous l'impulsion de Henryk Grossmann les 9 et 10 juin 1905, réunissant 52 délégués de plusieurs villes galiciennes. Il résista aux « assauts » du PPSD qui continuait de considérer l'entité juive comme un élément « d'appoint » dont il convenait d'éviter les débordements et vis-à-vis duquel certains canaux de communication spécifiques devaient être exploités.

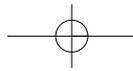
Entre-temps, en mai 1904, Nathan Gross et Shlomo Kaplansky suscitèrent la constitution de ce qu'il serait convenu d'appeler un Bund galicien, un mouvement qui, sans se constituer en parti, recoupe la philosophie de son homologue russe. On le nomma « Poaley-Sion » (les Travailleurs de Sion), de type à la fois marxiste et sioniste. Des groupes du même type s'étaient formés en Pologne, aux États-Unis, en Argentine et en Palestine. La section autrichienne était en conflit avec le PSDJ. D'un autre côté, elle semblait plus conservatrice, nationaliste et anti-assimilationniste que sa parente russe. Poaley-Sion soutint les sionistes galiciens aux élections de 1907, se ralliant peu ou prou aux thèses de Birnbaum<sup>23</sup>. Les Poaley-Sionistes furent bien évidemment attachés à l'effet propagandiste du yiddish, sans pour autant que leur attitude soit teintée de condescendance. L'attitude « instrumentaliste » des cadres du PPSD vis-à-vis du yiddish se retrouve sous une tout autre apparence chez le sioniste Nathan Birnbaum dans la première phase de son parcours politique, avant précisément qu'il ne devienne un grand défenseur du « jüdische Jargon » (nous reviendrons sur cette seconde phase).

---

22. Rick Kuhn, « Jewish socialists in Galicia and Marxist debates over the national question before World War I », Paper presented to the *Political Thought and Capitalism Seminar* University of Newcastle 17-19 February 1998 [http://eprints.anu.edu.au/archive/00002598/01/Jewish\\_socialists\\_and\\_national\\_question.pdf](http://eprints.anu.edu.au/archive/00002598/01/Jewish_socialists_and_national_question.pdf).

23. Weinstock, *op. cit.*, p. 44.





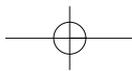
L'étape initiale de l'itinéraire de Birnbaum est très proche de la sensibilité de Herzl.

Fondateur du journal *Selbst-Emanzipation* en 1885, Nathan Birnbaum publia un article capital dans son numéro du 2 novembre 1890, soit dix-huit ans avant le Congrès de Czernowitz sur la langue yiddish. Dans cet article, il avait fait preuve d'une attitude somme toute peu éloignée de celle des rédacteurs de l'*Arbeyer* du social-démocrate polonophile Karl Nacher, cinq ans auparavant. Il fut combattu par les deux groupes antagonistes que constituaient les assimilationnistes et les orthodoxes. Hostilité qu'il traduit ainsi dans ce fameux article intitulé *Der jüdische Jargon* : « Les premiers sont des contempteurs du jargon qu'ils ravalent au rang de Judendeutsch par opposition au Hochdeutsch, tandis que les seconds le considèrent comme un *Safah belulah* [un sabir] par contraste avec le *Safah berurah* [la langue pure, i.e. l'hébreu]. L'assimilation de type occidental et le nationalisme juif s'accordent dans leur lutte contre le jargon, tous deux dans une même exigence d'une langue "plus pure" » (p. 1) [...] « Le jargon serait donc ce qui sert de décor à cette tragi-comédie qui a pour nom la "judéité de l'exil" [...] Un Juif nationaliste qui pense pouvoir substituer le jargon à l'hébreu, n'a rien d'un nationaliste juif authentique, car il lui manque l'alpha et l'oméga de l'esprit national juif, c'est-à-dire la prise de conscience de la nécessité de la renaissance d'Israël, qui ne peut aller de l'avant sous la domination du jargon, de ce rejeton du Ghetto à la voix éraillée. Il est aussi peu représentatif du nationalisme juif, celui qui, à l'instar de "l'Américain", veut restaurer Israël sur le sol du Nouveau Monde contaminé par le matérialisme et non sur la Terre Sainte, notre patrie authentique <sup>24</sup>. »

Il s'ensuit – et c'est là que le point de vue de Birnbaum prend toute son importance – que c'est très progressivement vers l'hébreu qu'il faut s'acheminer, parallèlement au processus de colonisation de la Palestine qui ne peut se déployer que lentement et de façon réfléchie (*Selbst-Emanzipation*, n° 14, 17.10.1890, p. 2) contrairement à l'installation hâtive en Amérique. L'objectif de l'hébraïsation à long terme, s'il peut sembler paradoxal à certains égards, s'impose clairement dans les propos qui suivent : « Le devoir du vrai Juif nationaliste est, pour parvenir à ses fins, de supplanter le jargon par l'idiome hébraïque » (*Selbst-Emanzipation*, n° 15,

24. Un article intitulé *Osten und Westen*, paru le mois précédent, fustigea, dans la perspective de l'attitude initiale pro-Herzl de Birnbaum, les Juifs émigrant vers l'Amérique (*Selbst-Emanzipation*, n° 14, 17.10.1890).





02.11.1890, p. 2). Mais, et c'est là un point capital, le fait est que le yiddish est parlé par les quatre cinquièmes de la population juive de l'Est : « ainsi doit-on œuvrer par le jargon contre le jargon » (*ibid.*). C'est en yiddish que devra se faire la propagande sioniste, progressivement, suivant un processus de substitution à long terme. L'hébreu viendra plus tard. Le mot d'ordre est répété en conclusion de l'article : « Par le jargon, contre le jargon ! »

Birnbaum renonce à ce slogan lors de la seconde étape de son itinéraire politique, marquée en son début par le Premier Congrès sur la langue yiddish, à Czernowitz, le 30 août 1908, dont il fut l'instigateur. Son fameux discours d'introduction était intitulé « Efenungs-rede af der konferents far der yidisher shprakh. » (paru dans *D'r birnboym's vokhnblat*, 1908, n° 1, 8 Elul.), en dialecte galicien. Il y dénonce le mépris de l'intelligentsia envers le yiddish, en usant d'un langage aux tonalités curieusement sentimentales. Il recommande aux intellectuels juifs de faire preuve de bienveillance vis-à-vis du menu peuple qui exprime en yiddish ses joies et ses peines. Il condamne prudemment leur incapacité à admettre le jargon comme vecteur du renouveau identitaire des masses juives ; il les exhorte à mieux comprendre celles-ci pour assurer une issue favorable au combat qu'elles mènent avec eux. « Aujourd'hui, des Juifs de différents pays se sont rassemblés pour se réconcilier dignement avec leur langue et discuter des projets visant à favoriser le rayonnement du yiddish que nous estimons tous. Nous avons l'heureux privilège de compter parmi nous des écrivains de renom, qui inspirent la fierté et le plus profond respect, même parmi ceux qui s'opposent à nous et dénigrent notre langue <sup>25</sup>. »

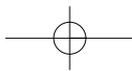
Le reproche s'adresse évidemment aux assimilationnistes polonophiles en priorité. Wilhelm Feldman en fut un des plus illustres représentants, aux côtés d'Emil Byk, de Hermann Diamand et d'Alfred Nossig avant son évolution vers le Sionisme <sup>26</sup>.

Wilhelm Feldman naquit dans une famille orthodoxe en 1868 à Zbarazh, petite localité proche de la frontière russe. Pour des raisons restées plus ou moins obscures, il abandonna son milieu et se rendit à Lemberg vers 1884. Il y rencontra dès son arrivée l'homme de lettres et vétéran nationaliste polonais Mieczyslaw Darowski qui

25. Nathan Birnbaum, *Opening Address at the Conference for the Yiddish Language* 30 août 1908 <http://biblio.org/yiddish/Tshernovits/birnbaum-op.html> (m-à-j. 03.01.2004).

26. Voir *infra* des éléments biographiques relatifs à Nossig.



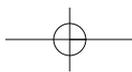


fit de lui rapidement un membre influent du mouvement littéraire « Jeune Pologne ». Dans un premier temps, il soutint activement les socialistes polonais puis devint une figure de proue de la gauche non socialiste galicienne à Cracovie, où il édita la revue *Krytyka*. Il écrivit de façon remarquable sur le rabbi Kohn en 1888, celui-là même qui avait été assassiné au « Temple » de Lemberg quarante ans plus tôt. Il rejoignit Agudas Achim, association favorable à l'assimilation judéo-polonaise<sup>27</sup> et devint en 1891 secrétaire de la Fondation du Baron Hirsch pour la promotion de l'éducation<sup>28</sup>.

Feldman critiqua vigoureusement les Hassidim, l'idéologie des Kheyder (écoles religieuses élémentaires) et la pratique du yiddish, langue selon lui barbare, « qui doit disparaître du fait même de la disparition des motifs de son existence<sup>29</sup> » Les assimilationnistes polonais étaient hostiles au yiddish non seulement à cause de son apparence de jargon, mais aussi de sa ressemblance avec l'allemand : « Il n'y a pas de place, écrit Feldman, dans la sphère de la civilisation, pour ce jargon [...] Il n'est en fin de compte qu'un outil pour la germanisation<sup>30</sup>. »

Son œuvre littéraire rend bien compte de la vie urbaine juive. Il dénonce les côtés avilissants et rétrogrades de l'éducation juive traditionnelle, l'effroi causé par les maîtres dans les Kheyders, les

- 
27. Littéralement : le Pacte des Frères, en polonais : *Przymierze braci*, fondée en 1882. Alfred Nossig, né à Lemberg en 1864, fut à l'initiative de cette association au début de son cheminement personnel très orienté vers l'assimilationnisme polonophile (1882). Mais il gardait à l'esprit la singularité de la culture juive et, en dépit de prises de position répétées en faveur de la mouvance polonaise, il ne tarda pas à juger celle-ci incapable de remédier aux problèmes qu'affrontaient quotidiennement les masses juives. Ainsi prit-il le parti, dès 1886, de se retourner vers le nationalisme juif dont il devint l'un des plus fervents promoteurs en Galicie orientale, suivant une tendance proche de Herzl. Mais son attachement à la culture juive était plus livresque ou « scientifique » que lié à une pratique authentique. Sur Nossig, voir l'article déjà cité d'Ezra Mendelsohn.
28. La « *Stiftung von Baron Hirsch für die Förderung des Volkswesens im Königreich Galizien und Lodomerien mit Großherzogtum Krakau und Herzogtum Bukowina* » comptait 47 écoles et environ 250 enseignants vers 1908. Elle visait la promotion de la jeunesse juive dans l'esprit de la Haskala ; voir Andlauer, *op. cit.*, p. 83 et Ezra Mendelsohn « Jewish Assimilation in L'viv : The Case of Wilhelm Feldman », in Andrei S. Markovits & Frank E. Sysyn (éd.), *Nationbuilding and the Politics of Nationalism : Essays on Austrian Galicia*, Harvard Ukrainian Research Institute, Monograph Series. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1982, p. 102.
29. J. Grabiec, « Wilhelm Feldman, jako publicysta i działacz społeczny » in *Pamięci Wilhelma Feldmana*, Kraków, 1922, p. 74, cité par Ezra Mendelsohn, « Jewish Assimilation in L'viv... », art. cit., p. 102.
30. Jacob Bross, « The Beginnings of the Jewish Labor Movement in Galicia », *YIVO Annual of Jewish Social Structure*, New York, 1950, V, p. 67, cité par Ezra Mendelsohn, « Jewish Assimilation in L'viv... », art. cit., p. 102, note 26.



mariages forcés <sup>31</sup>. Par là, cette œuvre rejoint certains aspects de celle de J. Thenen.

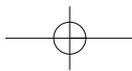
En dépit de cette attitude extrêmement critique, Feldman condamnait le principe du *Selbsthaß* (l'autojudéophobie). Il se serait en outre déclaré agnostique, ce qui lui aurait valu les foudres des Sionistes lors d'un procès intenté à des militants socialistes à Cracovie en 1891.

Mais sa fougue et l'ardeur de son militantisme résistèrent mal à l'épreuve du temps. Feldman et ses compagnons désenchantèrent en voyant l'ampleur de la tâche (éducation, développement économique...) compte tenu notamment du très faible budget d'Agudas Achim, à peine subventionnée par le Conseil municipal de Lemberg. Par ailleurs, le journal publié par cette association était rédigé en polonais et en hébreu, mais pas en yiddish. Feldman dut à la longue reconnaître que le refus du yiddish était un facteur d'éloignement vis-à-vis des masses juives galiciennes. C'est pourquoi il finit par tolérer son usage à des fins de propagande, à l'instar du Bund en Russie. Feldman conserva tout au long de sa carrière politique une position très critique vis-à-vis du Sionisme qu'il considérait comme une tragédie. Un article très critique, intitulé « Herr Wilhelm Feldman und die Judenfrage », publié dans la *Selbst-Emanzipation* (n° 17 du 01.12.90, p. 2-3), rapporte que Feldman aurait qualifié le sionisme de « krankhafte Phantasmagorie ». Il pensait que les Sionistes voulaient préserver, voire reconstruire le ghetto dont ils étaient sortis avec tant de difficultés. Il les accusait de séparatisme et de pan-judaïsme, profitant de l'ignorance des masses pour satisfaire leurs instincts fanatiques. Il craignait que les Sionistes n'attisent la haine des Polonais en faisant alliance avec les Ukrainiens. Des accords électoraux entre Juifs et Ukrainiens, on l'a vu, furent en effet conclus à plusieurs reprises ; notamment entre Shomer Yisrael et les Ruthènes aux élections du Reichsrat de 1873 <sup>32</sup>, tendance qui se confirmera au début du siècle suivant, entre les Sionistes et des Ukrainiens déjà plus structurés en 1907 <sup>33</sup>.

31. Mendelsohn cite deux œuvres traduites du polonais en allemand : *Das Gottesgericht, Drama aus dem galizisch-jüdischen Leben* (Wien, 1902) et *Die schöne Judin* (Amsterdam, 1892), *ibid.*, p. 103, notes 30 et 31.

32. Andlauer, *op. cit.*, p. 146.

33. *Ibid.*, p. 319. Sur la coopération judéo-ruthène, voir Anna Veronika Wendland, « Die Rückkehr der Russophilen in die ukrainische Geschichte : Neue Aspekte der ukrainischen Nationsbildung in Galizien, 1848-1914 », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*. Themenschwerpunkt : Die ukrainische Nationalbewegung vor 1914. Stuttgart, Franz Steiner, 2001, NF Bd 49, Heft 2, p. 186.



Lorsque Alfred Nossig quitta Agudas Achim en 1886, cette Société s'assagit beaucoup. Un an plus tard, afin d'éviter l'effondrement total, ses dirigeants tentèrent de pactiser avec les Gentils en prônant l'égalité des droits entre Polonais, Ukrainiens et Juifs. Mais en vain. En 1892, la Société se désintégra. Dans le même temps, le contingent sioniste se renforça et sortit le premier numéro du journal *Przyszłość* (*L'Avenir*) ; il devait rapidement devenir l'élément le plus dynamique de la politique juive galicienne <sup>34</sup>.

En cette même année 1892, où naissait le Parti social-démocrate polonais auquel de nombreux Juifs devaient se rallier, où paraissait donc le *Przyszłość*, l'un des premiers et plus importants journaux sionistes, les assimilationnistes sonnaient le glas de leur allégeance inconditionnelle aux Polonais.

La rédaction de leur organe central de Lemberg, *Ojczyzna* (*La Patrie*), écrivit en 1892 un ultime éditorial : « Exténués et à bout, nous nous retirons. Nous étions et demeurons comme auparavant d'avis que l'on ne peut faire évoluer la citoyenneté des Juifs qu'avec le concours de la société polonaise. Nous avons cru que la société polonaise nous aurait tendu la main pour réaliser ce devoir qui, à tous, nous incombait en vue du bien commun. Nous avons été déçus. Qu'a donc fait le pays dans ces vingt-cinq années de gouvernement autonome pour l'élévation des masses juives, sur le plan tant moral qu'économique <sup>35</sup> ? »

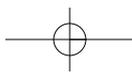
Joseph Bloch lui-même, choqué comme tant d'autres par l'évolution de l'antisémitisme dans les milieux polonais, renonça à son mandat au Reichsrat en 1895, se retirant ainsi du Polenklub <sup>36</sup>. Dans ses mémoires, il est extrêmement critique vis-à-vis de ses coreligionnaires inféodés à une fraction très influente du Polenklub : « Les Juifs polonais simulateurs et les tartuffes libéraux de Lemberg avaient leur propre gazette, l'*Ojczyzna*, dans lequel le chauvinisme polonais et l'apostasie religieuse étaient prêchés sur tous les tons <sup>37</sup>. » Emil Byk, à ses yeux, faisait partie de cette tendance. Il fut son rival malheureux aux élections de 1885. Dans le même ouvrage,

34. Wistrich, *op. cit.*, p. 97.

35. Cité par Alina Cala *Asymilacja Żydów w Królestwie Polskim*, Warszawa, 1953, p. 19, repris par Martin Pollack, *Ein Pole und ein Jude sein, das ist des Unglücks Doppelkranz* [S.l.] :[s.n.], [2002].

36. Ainsi nommait-on le groupe des députés inféodés à la mouvance polonaise. Pour une nomenclature détaillée des partis avant 1914, voir en particulier la thèse de Georges Bienaimé, *La Diète de Galicie, ses tendances autonomiques*, Université de Paris, Faculté de Droit, 1910, p. 158-170.

37. Dr. Joseph S. Bloch, *My reminiscences*, Vienna/Berlin, 1923, p. 268.



Bloch lui reproche, à cette occasion, de s'être acquis la confiance des notables polonais, des autorités juives et des usuriers (*ibid.*, 212). Il aurait été jusqu'à promettre l'édification d'une église aux chrétiens de Kolomea, avec un bel orgue... (*ibid.*, 222). Il détenait même un réseau d'agents qui payaient les électeurs potentiels et encourageaient le vote des morts... (*ibid.*)

On peut donc envisager ici un itinéraire politique global approximativement subdivisé en trois étapes chronologiques.

– d'une part l'assimilation allemande des élites jusque vers la fin des années 1870 ;

– en second lieu le ralliement à la mouvance polonaise, laquelle attira de très nombreux députés juifs au Polenklub du Reichsrat jusqu'à la Guerre avec, au vu des résultats, l'expression vive de la déception de certains d'entre eux ;

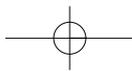
– en troisième lieu, dès 1892, l'intervention de deux autres mouvements qui purent épisodiquement s'associer aux Ruthènes : la social-démocratie et le sionisme.

Le mouvement sioniste était lui-même composé d'une fraction pro-Herzl visant la Palestine, tandis qu'une autre (les « nationalistes ») était propice au développement de la judéité en terre européenne. Nathan Birnbaum, on l'a vu, a « traversé » ces deux fractions avant de rejoindre l'orthodoxie.

À l'instar d'Emil Byk et de Joseph Bloch, Nathan Birnbaum se méfia de tous les trafics susceptibles d'être nés à l'instigation de Juifs et pouvant accroître l'antisémitisme ambiant. L'émigration vers les États-Unis en était un exemple. Teresa Andlauer met l'accent sur l'existence d'agences de voyages spécialisées mais aussi sur l'activité plus ou moins déclarée d'intermédiaires agissant en sous-traitance, chargés de recruter des candidats au départ dans les moindres recoins de la Galicie. Le scandale résidait bien sûr dans l'exploitation des migrants par des passeurs clandestins qui souloyaient les différents maillons de la chaîne du voyage : policiers, douaniers, employés des chemins de fer. Une agence de Hambourg, Jakob Klausner & Simon Herz, spécialisée dans le parcours maritime vers l'Amérique, avait un bureau situé au nœud ferroviaire galicien d'Oświęcim<sup>38</sup>, permettant la sortie du territoire impérial vers le Nord-Ouest. Elle faisait croire à des paysans juifs timorés qu'elle détenait un monopole impérial sur le transport vers les États-Unis et prélevait des sommes exorbitantes sous la contrainte

---

38. Auschwitz.



administrative des officiels corrompus à cet effet. Si les impétrants, venant parfois de très loin, et passant obligatoirement par cette gare de transit, avaient acquis un billet auprès d'une autre agence, on leur signifiait qu'il ne valait rien et que seul le titre de transport Klausner & Herz était licite. Les récalcitrants étaient « enfermés dans une porcherie ou intimidés d'une autre manière <sup>39</sup> ». Cette affaire, qui fit grand bruit à l'époque, jugée au tribunal voisin de Wadowice, fut instruite en 1889-1890. Le *Kurier Lwowski*, journal du Lemberger demokratische Partei (assimilationniste, dirigé par le Polonais de Lithuanie M. Wyslouch, souvent favorable à la communauté juive), en rendit compte le 16 février 1890.

La Galicie orientale fut bien sûr, non seulement pour des raisons économiques, mais aussi du fait du passage par Brody d'émigrants juifs, plus touchée que l'occidentale. Entre 1880 et 1910, les chiffres montrent bien ce contraste : 172 514 d'un côté, contre 63 396 de l'autre <sup>40</sup> pour l'émigration vers la Cisleithanie et, pour l'ensemble de la Galicie : 30 000 vers les États-Unis <sup>41</sup>

Dans son n° 4 du 23 janvier 1903, l'*Österreichische Wochenschrift* rend compte de statistiques relatées par le journal pragois *Národní Listy* : « Dans la dernière décennie [1890-1900], 300 000 personnes quittèrent la Galicie, dont un bon tiers était juif. Certains émigrèrent vers la Bucovine, mais la plupart vers l'Ouest. L'origine de l'émigration réside dans les mauvaises conditions économiques du pays et une dégradation du commerce. Le nombre de négoce tenus par des chrétiens s'est accru considérablement dans les villages. Ils pourvoient les paysans en denrées de toutes sortes à des prix très raisonnables en excluant les commerçants juifs. L'émigration juive vers les villes, rendue impossible du fait de leur saturation, implique son orientation vers l'étranger » (p. 58).

Les Juifs de Galicie, voyant un flot de Juifs russes déferler par Brody, craignirent que les pogroms et autres pratiques antisémites fréquentes de l'autre côté de la frontière, se répandissent dans leur province. Les élites, surtout, prirent peur. On pensait que la coexistence avec cette nouvelle colonie aiguiserait les conflits interethniques déjà importants. La panique gagna progressivement les ouvriers agricoles juifs.

Ce climat troublé encourageait le pouvoir central à décréter l'état d'exception, pratique assez courante dans le territoire impé-

---

39. Andlauer, *op. cit.*, p. 296.

40. *Ibid.*, p. 291, note 13.

41. *Ibid.*, p. 289, note 7.

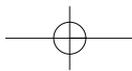


rial. Celui qui toucha la Galicie en 1898 abusait habilement du prétexte des violences antisémites, pour resserrer l'étau du contrôle politique sur toutes les forces progressistes émergentes. Dans la mesure où celles-ci étaient plus avancées à Cracovie, ce fut d'abord la partie occidentale qui subit ces mesures. Puis, les problèmes frontaliers russes venant à prendre progressivement de l'ampleur, l'état d'exception « glissa » vers le versant oriental.

L'état d'exception était évidemment aussi mal ressenti par les Juifs qui servirent de motif à son déclenchement, puisque doublement victimes des exactions et des restrictions imposées à leur liberté, que par les mouvements démocratiques, socialistes en particulier. Il permettait aussi de freiner les ardeurs des russophiles, plus ou moins assimilables à ceux que l'on dénommait les « vieux Ruthènes », tournés vers la Russie tsariste et opposés, de ce fait, aux « jeunes Ruthènes » qui prônaient l'indépendance de l'Ukraine, également redoutés par le pouvoir autrichien. Bref, la surveillance policière généralisée permit de balayer l'ensemble du spectre politique, des partisans de la Pologne à ceux de la Russie, en passant par les nationalistes ukrainiens. Le maillon central de cette chaîne était la communauté juive qui était elle-même, on l'a vu, divisée. Cette position très vulnérable devait en faire un bouc émissaire tout désigné, plus particulièrement à l'époque de la Grande Guerre. Elle fut victime de plusieurs pogroms à l'initiative des Ruthènes, des Russes, des Cosaques... Les Polonais, quant à eux, se distinguèrent notamment lors du tristement célèbre pogrom de Lemberg en novembre 1918. Il eut pour théâtre le conflit russo-polonais dans le contexte duquel les Juifs s'étaient ouvertement déclarés neutres. Mais les Polonais, qui reconquirent Lwów le 22 novembre, étaient persuadés qu'ils étaient en fait alliés des Ukrainiens. Entre le 21 et le 23 novembre, 55 Juifs furent assassinés, plus de 400 blessés et environ 500 spoliés ou laissés sans abri à Lwów <sup>42</sup>.

La presse dont l'idéologie n'était pas antisémite utilisait le vocable « *Judenexzesse* » pour désigner les pogroms de quelque envergure. Il est intéressant d'examiner le cas de l'*Arbeiter Zeitung*, organe central du parti socialiste, qui rend bien compte des atteintes à la liberté d'expression résultant de cet événement. Parmi les *Judenexzessen*, on peut noter ceux qui concluent la fête organisée en l'honneur de Mickiewicz à Lemberg en septembre 1898, dont

42. Rudolf A. Mark, « Polnische Bastion und ukrainisches Piemont, Lemberg 1772-1921 », in Peter Fäßler, Thomas Held & Dirk Sawitzki, *Lemberg, Lwow, Lviv : eine Stadt im Schnittpunkt europäischer Kulturen*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 1993, p. 67.

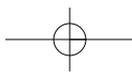


Max Zetterbaum, porte-parole juif du parti social-démocrate polonais, rend compte dans l'*Arbeiter Zeitung* du 11 septembre 1898 : « Ces abus ont démontré que des milliers de paysans n'avaient toujours aucun sens civique, qu'ils restaient incultes, et combien délirant était le spectacle de leurs danses sataniques animées par la haine raciale. La grande ambition de Mickiewicz était de sentir le vent tempétueux de la nouvelle ère révolutionnaire balayer le sol de sa patrie pour que son souffle exaltant mette un terme aux mascarades médiévales et illumine les ténèbres » (p. 6). La haine raciale semble attisée par le « tsarisme assassin » contre lequel s'insurge l'âme polonaise. Le caractère assimilationniste du propos est très clair et naturel lorsqu'on songe à l'influence exercée par le mouvement de la Jeune Pologne sur la social-démocratie autrichienne.

Le député socialiste Daszynski, écrit le 28 septembre 1898 un article paru le lendemain dans l'organe du parti, intitulé : « Les victimes de l'état d'exception galicien ». Il dénonce vigoureusement les atteintes à la liberté de la presse, envers notamment le *Naprzód* de Cracovie (qui dut déménager à Lemberg en raison de l'état d'exception<sup>43</sup>) et le *Prawo Ludu*, mais aussi à l'encontre du *Robotnik* de Lemberg, alors même que les derniers numéros de ces journaux avaient publié « des articles dénonçant vigoureusement les exactions antisémites en Galicie et combattaient la démagogie cléricale » (p. 2). Les manifestations, dit-il, sont interdites quasiment partout, « car, comme on sait, l'état d'exception est en vigueur dans 33 districts. » C'est là, ajoute-t-il, une manière explicite d'annoncer « la mise en œuvre de l'interdiction de réunion en Galicie orientale ! » Le glissement à l'Est apparaît clairement. Daszynski se lancera dans une violente diatribe contre le gouvernement, dans ces mêmes colonnes, le 28 décembre. Le 1<sup>er</sup> septembre, alors que le *Naprzód* sort des presses à Lemberg, il est « confisqué de façon illícite » à la suite d'une « décision secrète de justice », du fait qu'il dénonce l'interdiction de la manifestation prévue contre l'état d'exception le 28 août. Le député au Reichsrat Johann Zabuda est assigné à résidence et condamné à payer une amende de 1 000 florins « alors même qu'il ne peut être soupçonné d'avoir contribué aux exactions antisémites, à moins que ce ne soit justement pour ce motif ? », ironise l'auteur de l'article paru dans l'*Arbeiter Zeitung* le 8 septembre 1898 (p. 2).

---

43. Voir *Arbeiter Zeitung*, n° 240, 01.09.1898, p. 2.





Le 28 septembre, date à laquelle paraît la diatribe de Daszynski, ce journal relate un propos tendancieux du gouverneur Pininski estimant que la situation s'est à la longue améliorée à l'Ouest et que « l'on pourrait lever l'état d'exception, sinon dans toute la Galicie, du moins dans un nombre significatif de districts occidentaux » (p. 1).

L'*Arbeiter Zeitung* s'étend généralement très peu sur le détail des événements caractérisant les exactions. Les peines infligées aux coupables sont assez modérées : à Rzeszów, le 31 août 1898, 81 personnes arrêtées, 53 condamnées à des peines d'emprisonnement variant de 7 jours à 1 an (n° 240 du 1<sup>er</sup> septembre, p. 2) ; à Lemberg, procès le 25 septembre contre 59 paysans pour déprédations, coups et blessures. La distillerie de Frants, à Jaslo, a été gravement endommagée : 29 personnes relâchées, les 30 autres condamnées à des peines d'emprisonnement de 2 semaines à 1 mois.

L'*Österreichische Wochenschrift* de Joseph Bloch insiste beaucoup plus que son homologue socialiste sur le déroulement détaillé des événements ; la perspective politique est évidemment différente.

Bloch dénonce aussi Pininski, non pas tant parce que l'état d'exception a des conséquences désastreuses sur la liberté d'opinion, mais du fait que, curieusement, c'est sous son gouvernement que les sévices envers les Juifs sont les plus nombreux. Bloch met en évidence un autre type de trafic scandaleux : des assureurs antisémites incitent les paysans ruthènes à résilier leur contrat pour en souscrire un nouveau, déclarant leurs objets pour le triple de leur valeur. En particulier les baraques de chaume facilement inflammables. « Dans les cinq dernières semaines, 20 000 maisons ont brûlé dans les villes de Galicie pour une valeur totale de plusieurs millions de couronnes » (*Ö.W.* n° 21 du 22/05/1903, p. 331). Ces mêmes assureurs refusent la clientèle juive. Ils commanditent des incendiaires : « Oh bien sûr, une enquête est diligentée, mais elle ne conduit que rarement, généralement jamais, à la vérité » (*ibid.*) ; la rédaction n'est pas loin de supposer que la gendarmerie et le gouvernement sont complices des accusations quasi systématiques prononcées contre les boucs émissaires juifs, condamnés au paiement des indemnités, ou plus simplement passés à tabac. Ce fut le cas à Uhnów, bourg situé entre Lemberg et Sokal, non loin de la frontière russe. Le pogrom, longuement décrit par le journal de Bloch (1<sup>er</sup> mai 1903, p. 277-278) a pour origine l'incendie de la maison d'un entrepreneur chrétien. La rumeur prétendit que celui-ci aurait converti un employé juif au christianisme, que les Juifs en auraient pris ombrage et auraient mis le feu à cette maison pour venger « l'âme perdue ». On voit ici le contexte religieux du litige ; de





même dans le cas du sacrifice rituel invoqué comme prétexte aux exactions de Zablotów (11 septembre 1903). Le journal de Bloch relate la rumeur, l'exclamation qui retentit ce jour là sur le foirail : « Mort aux Juifs ! Ils ont caché une paysanne pour le sacrifice rituel de la prochaine fête ! » (*Ö.W.* n° 38, 18/09/1903, p. 606).

Le numéro évoquant les événements d'Uhnów relate également qu'à la suite d'un pogrom à Alt Sandec, un groupe de paysans fut arrêté. L'un d'eux déclara au juge que, certes, beaucoup de journaux séditionnels étaient confisqués, mais qu'on devait faire confiance à ceux qui restaient autorisés. Ainsi, précise-t-il, le journal *Głos narodu*, de Cracovie, affirme que « l'Empereur a permis de piller et battre les Juifs. Comme ce journal n'est pas confisqué, je dois admettre qu'il mentionne la vérité, et c'est pourquoi j'ai exhorté mes camarades à exécuter cet ordre venu d'en haut » (p. 278).

Le rôle de l'Église, des démagogues cléricaux dénoncés par les journaux confisqués, n'était pas négligeable. Au nombre de ceux-ci, on comptait notamment le prêtre jésuite Stojałowski, pilier du Parti populiste polonais, qui disputait aux nationaux-démocrates les voix des paysans. Orateur habile, il sut déclencher des jacqueries propres à développer un esprit, non seulement antisocialiste, mais aussi antisémite.

Les effets de ces troubles populistes en milieu rural se firent sentir au moment des élections des curies de 1897. Il existait, jusqu'à la loi du 14 juin 1896, promulguée à l'instigation du ministre Badeni, 4 curies, constituées par des grands électeurs, envoyant 353 députés au Reichsrat. Ceux-ci étaient représentatifs de quatre entités : grands propriétaires fonciers, élite urbaine, chambre de commerce, petits propriétaires. Badeni instaura une cinquième curie <sup>44</sup>, élue au suffrage universel masculin, qui accueillait tous les Autrichiens, âgés de 24 ans au moins, domiciliés depuis 6 mois dans une commune. Cette curie devait nommer 72 députés pour l'ensemble de l'Empire, dont 15 pour la Galicie. Ce suffrage universel a provoqué des troubles attisés par Stojałowski ; il ne put empêcher l'élection du socialiste Ignace Daszynski, soutenu par la population ouvrière juive et polonaise, et par un certain nombre d'intellectuels <sup>45</sup>.

44. Bienaimé, *op. cit.*, p. 76-79.

45. Les Sionistes jouèrent par la suite un rôle important dans la définition d'une Wahlkurie nationale, revendication qui se heurta à un refus catégorique de la part des Juifs loyalistes vis-à-vis de la Monarchie.

Les Sionistes furent soutenus par les Ukrainiens aux élections parlementaires de 1907, notamment le « jüdische Klub ». Les deux groupes luttèrent en faveur de « Nationalwahlkurie » car le suffrage au scrutin majoritaire désavantageait signifi-



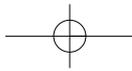
Dans son article déjà cité de l'*Arbeiter Zeitung* du 11 septembre 1898, intitulé « Nach den Judenexzessen », Max Zetterbaum décrit le conflit permanent qui opposait les paysans polonais au négociant juif souvent accusé d'accorder des crédits à des taux jugés excessifs : « Agile, envahissant, importun, il profite impunément de l'apparente passivité des paysans : il surévalue le poids sur la balance, surenchérit par une bordée d'insultes ; mais le paysan, qui a toujours besoin d'argent, doit céder » (p. 7). Zetterbaum concède que le paysan ignore presque tout de la misère de bon nombre de Juifs galiciens. Ce qui peut surprendre, en revanche, c'est l'alliance objective susceptible de fonctionner entre Stojałowski et Daszynski, dans la mesure où, initialement, sa « campagne avait une tonalité "socialiste" et, lorsqu'il fut poursuivi par les autorités, il bénéficia de la protection, tant de Victor Adler que de Daszynski <sup>46</sup> ». En effet, aux yeux des socialistes juifs, bon nombre de leurs coreligionnaires aidaient passivement la Szlachta polonaise à maintenir les masses dans l'ignorance et la superstition. D'où parfois l'ambiguïté de l'*Arbeiter Zeitung* qui, nous l'avons vu, mettait beaucoup l'accent sur la restriction du droit d'expression générée par l'état d'exception, sans pour autant que la préoccupation des Socialistes vis-à-vis des pogroms soit clairement affirmée. Dans le registre des relations avec l'Église, il est clair que les députés juifs proches du Polenklub purent être amenés à lui manifester des marques de sympathie, ne fût-ce que pour atténuer l'antisémitisme ambiant.

Dans l'*Österreichische Wochenschrift*, Joseph Bloch évoque un moment des relations juives avec, non pas le clergé catholique romain, mais les Catholiques grecs. Dans son n° 7 du 13 février 1903, il relate la réception d'une délégation israélite par le métropolitain comte Szczytycki à Lemberg. Elle lui rend grâce de lui accorder cette entrevue, « dans cette époque où l'antisémitisme s'impose », lui offre une Torah et le comble d'éloges, mais conclut amèrement par un portrait synthétique et finalement assez juste de la situation des Juifs dans le district de Lemberg au tournant du siècle : « Dans cette époque où l'antisémitisme bat son plein, on doit se sentir d'autant plus réconforté d'entendre des paroles chrétiennes, empreintes de charité, de la bouche d'une autorité si respectable. Mais les belles paroles ne comptent pas pour de belles

---

cativement les minorités. Les Juifs n'obtinrent satisfaction dans ce sens qu'en Bucovine aux élections du 26 mai 1910. Sur toutes ces questions, voir Everett, *op. cit.*, p. 165-177.

46. Wistrich, *op. cit.*, p. 108.



actions et force nous est d'observer le contraste effectif dans cet évêché entre ses actes et son discours. Son Eminence paraît s'être exprimée *de jure*, mais il s'agit *de facto* de simples propos de convenance. Dans son vaste évêché, les Juifs sont ni plus ni moins exclus, on les empêche d'affermier la terre là où, de mémoire d'homme, ils résident. Bien que cette année les frimas du Nord soient accablants, nombreuses sont les familles juives modestes expulsées et laissées sans abri. Cela brise le cœur, vraiment, de voir ces pauvres hères, sans recours ni secours, sans refuge. On scie donc la branche sur laquelle les Juifs galiciens sont assis et on les accule au prolétariat le plus misérable. »

*Université Paul Sabatier, Toulouse*

### RÉSUMÉ

Entre le premier partage de la Pologne et la fin de la Grande Guerre, la Galicie orientale a vécu dans le cadre d'une généalogie originale, de l'Autriche à l'Ukraine, en passant par la Pologne. Dans ce groupe ternaire navigue la communauté juive. Elle-même naturellement subdivisée, s'associe en fonction des catégories et des législatures, à tel ou tel des trois groupes. Le profil de ces rattachements hétérogènes ressort de l'analyse de journaux publiés dans cette région entre 1861 et 1918.

### MOTS-CLÉS

Autriche-Hongrie ; Galicie ; Lemberg ; Juifs ; Yiddish.

### SUMMARY

*Galician Judeity : the situation of Lemberg at the end of the Habsburg's Empire*

Between the first partition of Poland and the end of the First World War, Eastern Galicia has lived in the frame of an original genealogy, from Austria to Ukraine, passing through Poland. In that ternary group navigates the Jewish community. Naturally divided, it associates itself, according to categories, classes and legislatures, with one group or another. The analysis of these heterogeneous associations is suggested through different periodicals published in that region between 1860 and 1918.

### KEYWORDS

Austria-Hungary ; Galicia ; Lemberg ; Jews ; Yiddish.